

PARIS SOUS TENSION

journal anarchiste sur Paris et au-delà * septembre 2015 - n°3

CA P I ALISME N N B SOCIAL

MÉTRO LA CHAPELLE, UN APRÈS-MIDI PRESQUE COMME LES AUTRES. JE LUI TEND UN TRACT, IL LE PREND MACHINALEMENT, L'ENFOUI DANS LA POCHE DE CE QUI RESSEMBLE À UNE TENUE DE PLONGEUR DE RESTAURANT, ET DÉGAINE : « Y'EN A DE PLUS EN PLUS ! ». JE RÉPOND DU TAC-AU-TAC : « DES FLICS ?! AH ÇA ON EST D'ACCORD, IMPOSSIBLE DE FAIRE 100 MÈTRES SANS EN CROISER ».

Et pour cause, à deux pas une voiture, plus loin deux scooters, et à quelques mètres des civils, un après-midi comme les autres. Il bougonne, un regard d'incompréhension remue son visage blasé, il réplique : « Non pas les flics... Y'en a de plus en plus ! » Je scrute autour et voyant un groupe de jeunes cloportes si ridicules avec leurs bonnets et blousons imperméables alors que le soleil tape et que le mercure frôle les 30 degrés je lui confie : « Ah ça on est d'accord, de plus en plus de cette vermine, bobos et costards cravates venus décharger leurs portefeuilles dans ces bars et restos branchés et qui déambulent bien tranquillement sous l'œil protecteur de leurs amis les flics, petit à petit les loyers montent puis les pauvres n'ont plus qu'à déguerpir, et en attendant pour redorer l'image du quartier les bleus rendent la vie impossible à tous ceux qui sortent du rang ou de l'ordre marchand. » Il marmonne. Visiblement on ne parle pas de la même chose. Soudainement, sa langue se délie. Il relance d'un ton sec : « C'est de pire en pire ! J'habite juste au-dessus de ce bâtiment, la Poste là, les biffins, y'en a de plus en plus ! ».

Cruelle réalité effectivement, je me dis qu'à défaut d'être bavard ce passant n'est pas sourd à la souffrance humaine, et je lui dis « les personnes indésirables aux yeux du marché sont contraintes de survivre dans des conditions de plus en plus dures, vendre des babioles glanées à gauche à droite pour trois sous, alors qu'à 200 mètres [braserie Barbès] certains s'envoient des steaks à 30 euros. Système inique où la vie de quelqu'un n'a d'importance qu'au regard de la quantité d'argent qu'elle rapporte, où la vie humaine est superflue quand... » il bondit et s'emporte : « non c'est de pire en pire, c'est dégueulasse, vous avez vu l'état des trottoirs, y en a marre d'eux, faut qu'ils dégagent ! ». Je suis bouche bée. Une passante intervient : « C'est vraiment de pire en pire les gens comme vous ! » Il bafouille : « Ça fait 25 ans que je travaille moi, y en a marre ! » On l'aurait deviné, la fatigue physique et nerveuse suinte par tous les pores de sa peau, il a l'air aigri et désabusé, on dirait qu'il en veut à tous ceux qui partagent ses conditions de vie déléterres, plus encore, il a de la rancune contre la terre entière.

[suite au verso]



(de droite comme de gauche) et les associations non-lucratives qui avec tant de belles paroles ont laissé la situation inchangée.

Cette mort au milieu des champs de tomates n'est pas une anomalie, le résultat de conditions de travail esclavagistes, mais plutôt la conclusion normale de l'exploitation capitaliste. Mohammed n'était pas un de ces si nombreux invisibles, un clandestin, mais un homme plus ou moins en règle avec son permis de séjour, qui peut-être ne pouvait pas être aussi en règle avec son contrat de travail en raison de sa condition d'apatride, résultat du labyrinthe judiciaire dans lequel on se trouve en suspens quand on est demandeur d'asile, une condition qui empêche d'avoir un travail régulier. Le fait que le patron de service ait déjà été arrêté pour exploitation dans les champs, fait tout au plus réfléchir sur son peu de ruse, mais ne déplace pas d'une virgule l'effroyable normalité de ce genre de mort.

Finalement, quelle est la différence entre un exploitateur d'africain à Nardo et un exploitateur de chinois dans la tristement célèbre usine Foxconn à Shenzhen, usine-dortoir où sont produits les I-phones, dans laquelle se sont suicidées des dizaines de personnes en très peu d'années ?

La différence se trouve dans la distance géographique qui sépare les exploitateurs des exploités, parce que Steve Jobs (et ses héritiers) se trouvent de l'autre côté du globe par rapport à ceux qu'ils tuent pour en tirer profit. C'est un peu comme la guerre : les combattants de Daesch qui égorgent à côté et se souillent de sang sont des terroristes, les soldats qui bombardent à distance sont des exportateurs de la démocratie.

Dans la réalité, une fois les nuances retirées, il n'existe pas de différences.

La différence est aussi dans la distance – pour le dire ainsi- *sociologique* qui sépare la tomate du téléphone ; la récolte de la première est liée à la terre et demande des conditions de travail dures et rétrogrades, la production du second est un signe de progrès et de civilisation. Personne ne se demande, pendant que son doigt court toujours plus vite sur l'écran, combien de mort a laissé derrière elle la nouvelle, l'enthousiasmante *appli* dont on se vante devant ses amis. A l'intérieur de ce monde de marché, fait de production et de consommation, et de sa République fondée sur le travail, il n'existe pas des employeurs au cœur tendre et des cruels esclavagistes, ce qui existe toujours c'est l'indépassable séparation de classes entre patrons et serveurs, entre exploités et exploités.

Au milieu de tout cela, l'unique protestation semble être celle du cœur qui s'arrête, parce que désormais beaucoup trop nombreux sont ceux qui n'en ont plus, ou, comme disait le poète, en ont un en forme de tirelire.

Dans la nuit du mercredi 1er juillet, **cinq personnes ont tenté de s'évader du centre de rétention de Palaiseau.**

Elles ont scié un barreau d'une cellule du 1er étage du bâtiment, noué des draps pour en faire une corde pour descendre puis découpé le grillage d'enceinte.

Une fois dehors, quatre d'entre-elles ont malheureusement été retrouvées par des patrouilles de flics mais **une a réussi à se faire la malle.**

Les évadés arrêtés se sont rebellés et ont blessé légèrement deux flics.

Hourra pour la belle et la rébellion !

Un homme âgé d'une quarantaine d'années, **privé récemment de RSA, a saccagé le 18 juin à la barre à mine les locaux de la CAF de l'Indre.**

L'homme a détruit la porte d'entrée, deux téléphones, cinq écrans d'ordinateurs, trois claviers et une borne interactive a indiqué le président du conseil d'administration de la CAF de l'Indre.

«Choqués», les agents de la CAF n'ont pas été en mesure de reprendre leur sale travail.

Ce mois d'août des attaques ont eu lieu contre le PS qui s'est particulièrement illustré ces derniers temps en matière d'expulsion, de chasse

Se faire exploiter, choisir un maître (ou se le voir imposer) et de manière générale faire comme tout le monde; est-ce cela la liberté ?

NON. Dépassons ce constat amer que nous faisons -trop- régulièrement.

Réfléchissons et discutons de tout ce qui nous opprime, nous exploite et nous empêche de nous émanciper.

Pointons du doigt les responsables, les collabos, leurs projets et leurs structures qui participent à la perpétuation et au développement de la domination et de l'exploitation.

Faisons résonner les diverses manifestations d'insoumission et d'attaques, les révoltes plus ou moins étendues dans l'espace et dans le temps. Car la domination et l'exploitation s'incarnent dans des êtres humains, des bureaux, des structures, des véhicules, etc. bien réels et atteignables par l'imagination de chacun-e.

Car voici notre conviction : nous pouvons nous donner les moyens de reprendre nos vies en main, de lever la tête, d'agir et de rendre des coups au «meilleur des mondes» par nous-même, de manière directe et autonome. Sans se soumettre, ni commander.

Et au-delà de tout cynisme ou résignation, nous sommes capables de rêver et d'imaginer des vies et des relations autres que celles qui nous sont imposées.

Ce journal se veut ainsi un cocktail d'oxygène et d'étincelles, d'idées et de rêves de liberté, d'attaques, d'insoumission et d'offensives diverses.

Par des individus d'ici et d'ailleurs qui se mettent en jeu, avec audace, lucidité, espoir, dégoût, rage, joie et confiance en soi, ses idées et ses complices...

Ce journal souhaite montrer et faire la convergence de ces vies; ces vies comme des paris sous tension...

QUELQUES ECLATS D'INSOUMISSION ET DE RÉVOLTE...

PARCE-QUE LA LIBERTÉ SERA TOUJOURS À CONQUÉRIR AVEC NOTRE INTELLIGENCE ET NOTRE FORCE.

PARCE-QUE FACE AUX FLICS, POLITIENS, ENFERMEURS, PATRONS, EXPLOITEURS, VENDEURS DE FAUX ESPOIRS, BÂTISSEURS DE LA SOCIÉTÉ PRISON, COLLABOS, FAUX CRITIQUES, RENDRE DES COUPS NOUS DONNE DE VIGOUREUSES BOUFFÉES D'OXYGÈNE.

aux «sans-papiers» et autres indésirables; comme n'importe qu'elle autre pourriture politique.

Ainsi, à Besançon le local PS a vu le 15 août sa façade recouverte de slogans («NO BORDER», «EXPULSEURS») contre les frontières et les expulsions.

«Cette action a été menée pour exprimer notre haine absolue du pouvoir qui, quel qu'il soit, se livre à un harcèlement constant envers sans-papiers: rafles, enfermement, expulsions partout sur le territoire, de Calais à la frontière franco-italienne entre Menton et Vintimille. Quand ce n'est pas pour les mettre entre les mains des charognards humanitaires et de la gauche tels que la Croix Rouge, Emmaüs, France Terre d'Asile, Verts et Front de gauche qui travaillent en étroite collaboration avec les flics et les autorités en triant, divisant et enfermant les migrants.»

GUERRES, MIGRATIONS ET CONTRÔLE SOCIAL

Guerres, migrations et contrôle social constituent trois veines inséparables d'un même bloc, d'un même ordre social. Parallèlement à un processus de militarisation de la société, les organisations humanitaires et ceux qui réclament une meilleure gestion de ce processus détiennent un rôle fondamental dans le maintien de la paix sociale, de l'ordre établi, de l'existence même de l'État et des frontières. Si les politiciens et ces organisations ont un intérêt clair dans le maintien des migrants dans des conditions de victimes à assister, il nous semble que parmi ceux qui se battent contre ce monde et ses frontières il existe une tendance à reproduire une logique de «soutien» qui empêche de dépasser la barrière entre un «nous» imaginaire et un ensemble homogène - tout autant imaginaire- de «migrants» vus comme des victimes ou comme des sujets potentiellement révolutionnaires. De notre côté, nous pensons que seule la rencontre dans la révolte pourrait abattre toute frontière et générer une solidarité réelle.

Dès lors, comment lutter contre les frontières en n'épargnant pas ce qui permet leur existence ? Comment intensifier la conflictualité sociale et ne pas d'un thème particulier un point isolé ?



DIMANCHE 27 SEPTEMBRE,
19H

BIBLIOTHÈQUE ANARCHISTE LIBERTAD
19 RUE BURNOUF 75019
PARIS
(MÉTRO BELLEVILLE OU
COLONEL FABIEN)

Invitation

parissoustenion@riseup.net

A Toulouse le local de la fédération départementale du PS de Haute-Garonne a de nouveau été attaqué dans la nuit du 24 au 25 août. A leur arrivée au matin, les emPoiSonneurs ont découvert la **facade maculée de liquide noirâtre et gras et plusieurs inscriptions sur les murs et le portail, notamment «NON AUX EXPULSIONS» et «SOLIDARITE SANS PAPIER».** Presque deux mois jour pour jour auparavant, la **façade avait déjà été la cible de jets d'huile de vidange.**

A Nantes le local de campagne du député Europe Ecologie Les Verts, François De Rugy a eu son mur recouvert d'un tag «**COLLABO FAIS GAFFE A TA PEAU**».

Dans la nuit du dimanche 30 au lundi 31, les vitres du centre Emmaüs-Solidarité dans Paris 14ème ont été recouvertes de l'inscription «**Emmaüs collabo**».

Collabo des flics, car lors de l'occupation du centre le mercredi 11 août, **des salariés d'Emmaüs ont appelé la police**, ce qui a conduit à l'arrestation de quatre personnes qui passeront en procès pour séquestration début octobre.

➤ Situation banale, attitude banale d'un passant embourbé dans cette saleté de *cannibalisme social*.

Le cannibalisme social c'est ce funèbre moyen qui amène les exploités à se bouffer le nez et à se combattre entre eux, et qui fait la tranquillité des exploités, des dirigeants, et de tous ceux qui font leur beurre sur la misère humaine et la servitude. Car ces derniers ont tout intérêt à retourner la colère dont ils sont responsables, à brancher la xénophobie - l'hostilité à ce qui est étranger -, qui n'est pas une invention du capitalisme sur les puissantes logiques interprédatrices qui sont les siennes : exploités contre exploités, travailleurs contre travailleurs, pauvres contre pauvres. Tout intérêt à ce que les exploités intériorisent la hiérarchie qui les écrase, et la reproduise en s'en prenant à ceux qui sont désignés comme plus faibles qu'eux, par exemple à ceux qui dans les mots du pouvoir sont qualifiés d'«étrangers» ou d'«immigrés». Tout intérêt donc, à ce qu'un badaud au coin d'un bar s'indigne «Ya des français qui travaillent, qui vivent dans la rue et qui font pas chier, pas comme les migrants.», symptomatique d'une époque où le cœur humain peut fonctionner à géométrie variable, comme une machine à scanner les passeports.

Dans le 18ème (comme ailleurs) l'État et sa police mène la guerre aux indésirables, parmi eux les biffins et les «migrants», et le cannibalisme social est un de ses moyens «indirects» de prédilection pour le maintien du statu quo. Car il lie l'ensemble des exploités à leur condition d'exploités en lieu et place de la dangereuse solidarité qui pourrait se développer ou prendre plus d'ampleur. Le cannibalisme social c'est donc cette tendance à voir dans ces indésirables, dans d'autres pauvres, dans d'autres exploités, un adversaire à vaincre ou à éliminer, et ainsi à mettre à l'abri ceux à qui profite l'ordre existant.

Dans un monde où écraser les autres pour «réussir» est valorisé, c'est-à-dire où la concurrence prend le dessus sur la coopération et l'entraide, le *cannibalisme social* est la forme que prend la concurrence lorsque ce qui est en jeu n'est plus l'ascension sociale mais la survie.

La concurrence, elle, plonge ses racines dans ce fléau de l'existence humaine qui n'épargne personne : la hiérarchie. La hiérarchie est l'axe du pouvoir qui fait tenir le monde, qui tient chacun à sa place. «Si tu veux un esclave fidèle, offre lui un sous-esclave» est la maxime qui permet à un système basé sur la servitude de se reproduire et de se renforcer, car en multipliant les rapports de subordination, la remise en cause d'une partie de la hiérarchie débouche difficilement à la remise en cause de la hiérarchie dans son ensemble.

Mais la hiérarchie peut prendre des formes plus perverses, comme par exemple dans cette espèce d'autosatisfaction, dans cette croyance de pouvoir échapper à sa condition d'exploité



FEUX

SACRÉS



«Le feu de Prométhée, dérobé par la ruse, est bien un feu "technique", une procédure intellectuelle, qui démarque les hommes des bêtes et consacre leur caractère de créatures civilisées», assurait un célèbre spécialiste de l'antiquité grecque. Mais si on passe de la mythologie à l'histoire, quel exemple pourrait-on donner de cette technique ardente qui exalte la civilisation au détriment de l'animalité ? Voyons voir... Hiroshima ou Fukushima ?

Que la promesse de vie de la science se soit depuis longtemps déjà révélée une menace de mort, presque tout le monde s'en est rendu compte. Cela n'empêche pas que cette divinité continue d'être idolâtrée par beaucoup, insouciant du nombre de victimes sacrifiées sur son autel. Religion laïque moderne, elle impose ses dogmes en prétendant établir ce qu'est la réalité et quelles sont ses lois, à travers «l'ensemble des connaissances qui ont été configurées dans leur structure hiérarchique, leurs aspects institutionnels et organisationnels». D'où le lien étroit entre blouses blanches, toges, uniformes et costards.

S'il existe des citadelles de la justice, de la police et de l'armée, il va de soi qu'existent aussi des citadelles de la science. Et il ne s'agit pas de quartiers généraux où travaillent les défenseurs du pouvoir, mais plutôt de zones commerciales à mi-chemin entre le musée commémoratif et la baraque de foire, construites pour attirer et plumer les gogos. Eh bien, ces lieux ont démontré qu'ils ne sont pas seulement sensibles au feu de Prométhée.

A deux pas de là, une agence LCL a eu ses vitres et son distributeur copieusement défoncés, et sur le mur d'à côté le lendemain les passants pouvaient lire «**Le capitalisme tue. A bas toutes les frontières**».

Les vitres du local du Parti Socialistes dans le 20ème ont elles fini par terre, et sur le mur d'à côté est apparue l'inscription «**A bas toutes les frontières**».

Comme le disait le texte de Besançon, il ne s'agit là que de fragments d'une lutte acharnée contre l'Etat,

Le 20 août dernier a éclaté un incendie à la Cité des Sciences de Paris — la plus grande d'Europe — dont les flammes auraient été libérées du chantier d'un centre commercial (y compris une salle de cinéma) qui devait surgir en son sein, projet dans lequel avaient été investis 110 millions d'euros. La rencontre entre la science, le spectacle et la marchandise a fait des étincelles : 10 000 m2 sont partis en fumée, malgré le fait que les 120 pompiers intervenus sur place aient été aidés par la pluie. Les enquêteurs font l'hypothèse qu'il ait été produit par un court-circuit dans l'unique zone où les systèmes anti-incendie n'étaient pas en fonction.

Cet épisode nous remet en mémoire le soir du 4 mars 2013, lorsqu'un violent incendie détruisit quatre des six bâtiments qui composaient la Cité des Sciences de Naples. A l'époque, au cours d'une nuit limpide et sans nuages, il avait fallu treize heures aux pompiers pour dompter les flammes. Qui en a été le responsable est resté un mystère. S'agissant d'un incendie sans doute volontaire, les enquêteurs ont fini par mettre en examen un gardien, qui pourra difficilement rembourser les 50 millions de dégâts.

Du reste, à qui viendrait-il à l'esprit de raser au sol de tels endroits ? A un fou, ou à un criminel, ou peut-être à un passionné d'alchimie désireux de «*crever le tambour de la raison raisonnée et en contempler le trou*». A personne d'autre, c'est clair.

ses frontières et «chaque rouage de la machine à expulser et à enfermer (les entreprises qui collaborent sont nombreuses et partout vulnérables : VINCI DE RICHEBOURG, COFELY GDF SUEZ, LA POSTE, BNP PARIBAS, BOUYGUES, etc.)».



«par le haut», ce sentiment de supériorité de ceux qui pensent jouir d'un privilège face à quelqu'un qui vit dans une plus grande détresse. Les milles et une manière de s'assurer d'une bonne place dans la hiérarchie sociale (face au patron, aux collègues, au banquier, au propriétaire, au prêtre, à la famille...) amènent avec elle la peur qui maintient en rang à l'idée que ça pourrait être pire, et qui amène quelqu'un à devenir complice d'une autorité lorsque certains — plus courageux, plus à bout, moins patients ou moins raisonnables, au fond peu importe — se révoltent face aux conditions qui leurs sont faites. C'est cette manière de se rassurer en voyant que quelque part quelqu'un souffre plus, que tout compte fait, on n'a pas vraiment raison de se révolter, qu'après tout on peut bien supporter sa propre condition, revoir ses rêves et ses besoins — parmi d'autres : rire, aimer, apprendre, manger, dormir, s'accomplir dans un projet choisi, s'épanouir... — à la baisse.

Cette peur que ce passant aigri et rancunier — qui lancera peut-être un «merci, il était temps, c'était de pire en pire» aux flics venus chasser les biffins — cette peur donc que ce passant croisé par hasard transforme en fierté à coup de «ça fait 25 ans que je travaille». Cette peur qui pendant plusieurs mois sur les murs du nord-est parisien, était mentionnée en bas d'une affiche : «*La peur de la liberté crée l'orgueil de l'esclave*». Cette peur avec laquelle il faut rompre, car comme on pouvait lire sur l'affiche : «*La vie est courte, trop courte pour cet ennui abyssal, pour cette vie de misère sous le soleil noir de la domination, les pieds embourbés dans le sol froid du capitalisme. Qu'au moins elle soit intense et d'une sauvage vivacité. Qu'au moins nous nous libérions de la résignation et de la peur que nous impose ce monde. Prendre sa vie en main c'est attaquer tous les pouvoirs !*»

